



NISSAN

KAB 3384

Joakim Eskildsen, PEUPLE SANS FRONTIÈRES

La plupart du temps mal-aimés et rejetés, les 10 millions de Roms européens sont depuis des siècles victimes de préjugés, de malentendus et d'exclusion sociale. En juillet 2008, par exemple, les autorités italiennes ont mené des opérations de prise d'empreintes digitales des adultes et des enfants dans des camps. Cette politique ségrégationniste a fait d'ailleurs polémique lors du premier sommet sur les Roms, organisé par la Commission européenne à Bruxelles le 16 septembre. Il y a eu aussi la publication de cette photo des corps de deux filles roms, mortes noyées, sur une plage italienne, entourés de vacanciers. Pour une fois, l'indignation est médiatisée. Pendant six ans, le photographe danois Joakim Eskildsen, accompagné de sa femme écrivain Cia Rinne, est allé à la rencontre des Roms sur leurs terres, souvent isolées, en marge de la société.







Double page d'ouverture

JOAKIM ESKILDSEN

VERIA, GRÈCE, 2003

Elmas, Giorgos, Vangelis, Maria (et le petit Szigos) collectent des métaux usagés pour survivre. « Nous avons eu du mal à les rencontrer, raconte Joakim Eskilden. Tous ignoraient leur existence et celle de leur petit campement près de Veria. C'est ce que nous a avoué un journaliste local pourtant sur place depuis quarante ans ! Il a d'ailleurs été tellement révolté d'apprendre, alors que les autorités construisaient un "hôtel" pour accueillir les chiens des rues avant les Jeux olympiques d'Athènes en 2004, que ces Roms n'avaient même pas d'eau courante ou d'électricité, qu'il a alerté ses confrères de la télévision. Grâce à leur intervention, une ONG de défense des droits de l'homme est entrée en contact avec eux afin de les aider. »

Double page précédente

JOAKIM ESKILDSEN

KHURRA, RAJASTHAN,

INDE, 2003

Tôt le matin, les femmes meena collectent l'eau pour la journée dans leurs pots de terre et de cuivre. Issues d'une famille traditionnelle de fermiers, les Meena vivent dans le village de Khurra pendant que les Sapera sont installés dans un campement en dehors du village. Les chercheurs s'accordent à dire que le romani, langue de la plupart des Roms, puise ses origines dans cette partie de l'Inde, et a ses racines dans le sanskrit.

JOAKIM ESKILDSEN

KALAKAR COLONY,

RAJASTHAN, INDE, 2001

« J'ai pris cette photo d'enfants manganiar qui s'amusent au moment d'une tempête de sable. La plupart du temps, les Manganiar vivent dans des zones retirées, plutôt désertiques, sans eau courante ni électricité. Habituellement, les jeunes n'ont pas d'école. Sauf ici où leurs familles, des musiciens, sont venus s'installer pour être moins isolées. C'est sur le toit de cette école que nos amis nous ont logés et c'est de là que j'ai pris cette photo. L'école n'existe que grâce à l'initiative de notre guide, Sakar Khan, et au soutien d'une ONG locale. Le soir, ces enfants et leurs parents nous rejoignaient sur le toit pour jouer leurs musiques traditionnelles que nous voulions enregistrer afin de garder une trace sonore de leurs folklores. »





**JOAKIM ESKILDSEN
KHURRA, RAJASTHAN, INDE, 2003**

Pushpendra Pal et sa famille appartiennent à la branche des Sapera, traditionnellement des charmeurs de serpents. En dehors des spectacles publics qu'ils organisent, ils attrapent les serpents venimeux qui pénètrent dans les maisons, collectent le venin pour en faire un antidote contre leurs morsures. Les Sapera ne gardent leurs cobras pour les spectacles que trois mois environ. Plus longtemps et le serpent devient lent; il s'ennuie. Le « charme » n'agit plus. Il est alors temps de lui rendre sa liberté.

**JOAKIM ESKILDSEN
BADKA, RAJASTHAN,
INDE, 2001**

« Ce matin-là, la lumière est apparue d'un seul coup sur son visage. Elle se réveillait à peine au côté des autres enfants qui dorment tous dehors dans ce petit village isolé, fait de maisons de terre. »
Les habitants de Badka appartiennent à la branche des Sapera.





JOAKIM ESKILDSEN
BHIYAD, RAJASTHAN, INDE, 2001

Bus public. « Comme nous voyagions avec le strict nécessaire et un petit budget, Cia et moi nous déplaçons la plupart du temps avec les transports en commun. C'était également le meilleur moyen pour être en contact avec la réalité et partager le quotidien de ces gens. »





Ci-contre
JOAKIM ESKILDSEN
SAINTE-MARIES-DE-LA-MER,
CAMARGUE, 2004

Chaque année, tous les 24 et 25 mai, le pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer célèbre sainte Sarah, la patronne des Gitans, aussi appelée la Vierge noire. Des dizaines de milliers de pèlerins dont beaucoup de Roms (surtout des Gitans, des Manouches et des Sintis) et de gens du voyage venus de l'Europe entière en caravane et en roulotte se donnent rendez-vous dans ce village, qui compte à peine 2500 âmes le reste de l'année.

A droite
JOAKIM ESKILDSEN
ÖVERBY, KIRKKONUMMI,
FINLANDE, 2005

« Nos amis Ritva et Henkka Berg (au centre et à droite) font partie de la branche des Calés, dont le métier traditionnel était le maquignonnage. Aujourd'hui, les hommes recyclent les métaux, revendent des voitures d'occasion qu'ils réparent et les femmes écoulent de l'artisanat au marché. Ce jour-là, je m'occupe du barbecue dans le jardin de la maison où nous avons vécu pendant dix ans en Finlande. Ritva et Henkka, qui nous rendaient souvent visite aussi pour nous faire rencontrer de nouveaux Roms, expliquent à leur ami Feija Baltzar comment se servir de son nouveau téléphone portable. »





**JOAKIM ESKILDSEN
ASPROPYRGOS, GRÈCE, 2004**

Ces jeunes filles sont toutes d'un campement de Nea Zoi (nouvelle vie) implanté dans une décharge, où vivent près de 3 000 Roms grecs et albanais. Avec son pick-up, Kostas (à l'arrière-plan) emmène tous les jours une vingtaine d'enfants à l'école afin qu'ils n'aient pas à parcourir à pied les six kilomètres d'une route dangereuse où roulent de nombreux poids lourds. Il part ensuite faire de la récupération de métaux à recycler, un métier traditionnel chez les Roms.





**JOAKIM ESKILDSEN
RUE DE L'ÉTERNITÉ,
VLASCA,
ROUMANIE, 2002**

Le groupe des Calderari (forgerons) auquel ces femmes appartiennent, décore l'intérieur des maisons de nombreuses fresques et de peintures.



**JOAKIM ESKILDSEN
STEFANESTI,
ROUMANIE, 2003**

Zavrăgiu, Samir, Hariga, Rebeica, Sema et Caroro sont des Lautari (musiciens). « Ils ont fabriqué la cuisinière qui chauffe toute la pièce, indispensable quand il fait -15°C comme ce jour-là. » La maison a appartenu à une famille juive. De nombreux Juifs ont émigré en Palestine après la Seconde Guerre mondiale et les Roms survivants de la déportation ont pu acheter ces habitations.

**Page de droite
JOAKIM ESKILDSEN
RUE VIOLETTE,
HEVESARANYOS,
HONGRIE, 2000**

« De bon matin, j'allais chercher de l'eau à l'un des trois puits du village quand j'ai eu cette vision. Avec Cia, ma femme, nous avons vraiment vécu là-bas pendant plusieurs mois. On faisait partie des meubles. On allait chercher de l'eau, ramasser les champignons, couper le bois... On vivait avec eux et comme eux au rythme des saisons et de la nature. »

Ses images parlent de la solidarité chez les Roms, ce que nous oublions souvent dans nos cultures occidentales

Personne ne débarque par hasard à Hevesaranyos. Les visiteurs sont bien rares. Ce village, lové au cœur d'un paysage de collines au fin fond du nord-est de la Hongrie, termine une route unique entourée de forêts. L'hiver y est rude et le thermomètre tombe facilement à -20°C . Pour-

tant, c'est bien dans cette contrée perdue que commence le voyage de Joakim Eskildsen sur les terres des Roms. Rue Violette, exactement. « Je suis tout de suite tombé amoureux de cet endroit », se sou-

vient-il. Le charme des lieux est suranné. Les petites maisons au confort précaire offrent « juste l'essentiel ». L'eau est tirée du puits et l'on se chauffe au bois. Ce coin de campagne semble si fragile au milieu d'une nature imposante. Ses habitants vivent au rythme des saisons. Un ami hongrois de Joakim lui a parlé de ce village rom isolé. En janvier 2000, il l'y accompagne. L'accueil, amical, se fait chez Magda Karolyné, autour d'un café brûlant. L'intérieur est surchauffé. Quelle n'est pas sa surprise de recevoir un photographe danois chez elle... Et plus encore d'entendre qu'il est prêt à vivre parmi eux pendant plusieurs mois. « Mais il

Joakim Eskildsen ne réalise pas de reportages pour la presse. Il définit son travail comme « clairement du documentaire ». A l'heure d'Internet et du flux continu d'informations, il préfère le contact direct avec la nature et gère son temps comme s'il était extensible. Il voyage intensément, en quête de coups de cœur pour des endroits magiques. A 36 ans, il sait ce qu'il veut : « Je ne peux pas photographeur si je ne suis pas pris par mon sujet. » Depuis 1989, Joakim parcourt ainsi toute l'Europe pendant des mois. Seul au départ, puis avec sa

« Les différents groupes, noirs, blancs, indiens... (en Afrique du Sud, les gens se définissent en fonction de la couleur de leur peau) vivaient chacun dans leur monde, sans réellement se connaître tout en étant voisins. De retour en Europe, nous avons pris conscience que les choses n'étaient finalement pas si différentes chez nous. Surtout, nous avons réalisé que nous avions notre propre apartheid à l'égard des Roms. » Et cela depuis des siècles déjà.

Les premières traces écrites de l'arrivée des Roms en Europe remontent au XIV^e siècle. Très tôt,

ils ont mauvaise réputation. Accusés de tous les maux, ils sont affublés des pires qualificatifs : pillards, criminels, porteurs de maladies, espions... Au fil de leur enquête, Joakim et Cia découvrent à quel point les Roms ont été traités comme des citoyens de seconde zone au cours de l'Histoire. « Les gens les haïssaient. On autorisait leur assassinat. Ils étaient condamnés à vivre en forêt ou à fuir... Toutes ces images ont progressivement marqué la société civile et sans doute l'inconscient collectif. » Les souverains et le pouvoir politique en général punissent souvent les groupes qui échappent à leur contrôle. Le pire peut se produire, comme ce

génocide, programmé par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, qui a fait 500 000 morts et des dizaines de milliers de disparus. Joakim incrimine la peur de la différence : « La méconnaissance est responsable de la persistance des vieux préjugés envers les Roms. »

C'est avec l'espoir de combattre les clichés que le couple s'est donné le >>> suite page 82



compagne, Cia Rinne, écrivaine finlandaise. Comme des oiseaux voyageurs, ils se posent là où les vents les portent. En 1998, le couple atterrit en Afrique du Sud, peu après l'abolition de l'apartheid. Plusieurs mois durant, ils partagent le quotidien d'une famille noire à la campagne et dans un township. Ils en reviennent avec une image forte :

“ Si les Roms bénéficiaient des mêmes droits que n’importe quel citoyen, ils s’en sortiraient très bien ”

>>suite de la page 81 temps de réaliser son projet. Grâce aux soutiens financiers de différentes fondations et institutions scandinaves, ils ont, pendant six ans, parcouru sept pays (Hongrie, Inde, Grèce, Roumanie, France, Russie, Finlande), rencontré des dizaines de groupes de Roms. « Dès le départ, notre but était d’ouvrir les yeux, de surprendre, d’intéresser l’opinion publique au sujet des Roms. » Joakim insiste : « Ce n’est pas un travail sur les pauvres. Les gens que je photographie sont bien souvent des personnes que j’admire ou dont j’espère apprendre quelque chose ». L’accent est donné sur des groupes de gens riches de leur diversité et de leurs relations humaines. Dans ses images, Joakim parle de solidarité et de cette disponibilité que les Roms s’offrent entre membres d’un même groupe, « ce que nous oublions souvent dans nos cultures occidentales ». Optimiste de nature et doux rêveur à ses heures, il a la force du naïf qui ne doute pas. « J’aime croire que mon travail contribue à ce que les gens se questionnent sur eux-mêmes, leur manière de vivre et qu’il suscite un intérêt pour les Roms, afin de mieux les connaître, de les comprendre... et finalement de les respecter. »

En photographe averti, Joakim sait qu’il n’y a pas de regard objectif. Il parle plutôt d’approche honnête. « Il est important de suivre son cœur et de prendre son temps afin d’éviter de reproduire les clichés. » Bien avant lui, le photographe d’origine tchèque Josef Koudelka s’est imposé maître en la matière à la sortie en 1975 de son livre « Gitans, la fin du voyage ». « Koudelka s’intéresse sincèrement aux gens. Il ne se soucie guère de la réaction du public. Il fait ce qu’il aime, suit ce qu’il ressent et son regard est très personnel. » Joakim est de ce bois. Il ne se contente pas de photographier les paysages et les gens, il entre chez eux, pénètre leur intimité. On sent qu’il y est invité. Rien n’est volé. Il reste pudique et respectueux de ses hôtes. Il photographie les intérieurs, les objets personnels et les photos de famille, collecte avec délicatesse ces détails, ces « petits riens » qui pourtant en disent bien plus, lorsque l’on s’y attarde, sur les gens eux-mêmes et leur mode de vie. En cela, la photo de Joakim se transforme en un authentique témoignage sociologique à l’image de l’Américain Walker Evans (1903-1975), père du réalisme



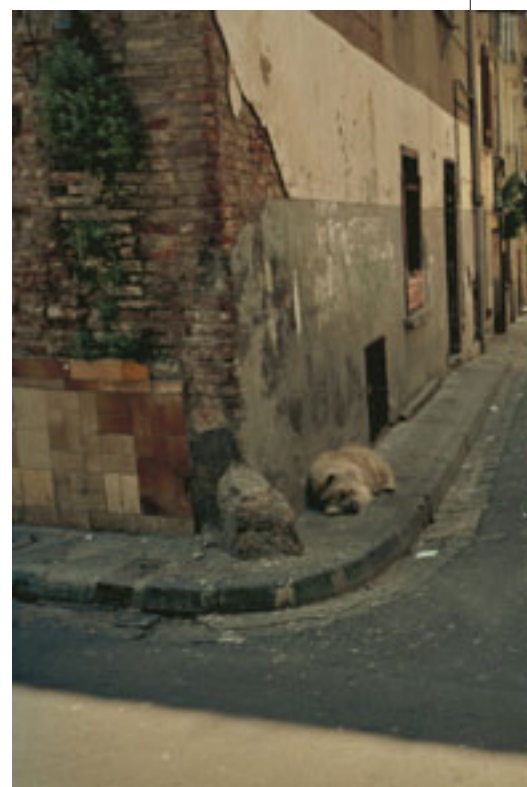
Joakim Eskilden a conçu lui-même de petits carnets de croquis avec ses photos pour montrer aux Roms son travail en cours. Ils sont devenus des objets de curiosité pour tous ses hôtes.

documentaire. A une différence près : là où Evans consigne avant tout un document, Joakim pousse au paroxysme l’esthétisme de ses images.

Il suffit de tourner les pages de son livre, « The Roma Journeys » (Voyages roms) pour en prendre conscience. Des photos panoramiques en noir et blanc, poétiques, donnent le rythme des chapitres et rendent plus flatteuses et éclatantes les photos couleur. Le photographe Danois ne se contente pas de cet effet de présentation. Il retravaille soigneusement ses images dans son atelier. Encore et toujours, jusqu’à l’obsession. L’artiste en lui retouche les teintes et personnalise les lumières. Une fois les négatifs scannés, il ne compte pas le temps passé sur l’ordinateur pour obtenir le meilleur de ses photos, « peignant » de véritables fresques. Cette magie de la patte de l’artisan, il l’a découverte dès l’âge de 14 ans. Avec son frère aîné, il développe ses

propres tirages en chambre noire. C’est la révélation. Il prend conscience qu’il peut créer sa propre réalité, quelle lumière, quel temps, quelle personne feront partie de son monde. Plus tard, la découverte de l’école des arts et du design d’Helsinki l’enthousiasme au point qu’il s’installe en Finlande.

Joakim n’oublie pas de s’en servir sur le projet des Roms. Il confectionne des carnets de croquis composés de dessins et de photos, comme un carnet de voyages. « Après chaque séjour, j’en réalisais de nouveaux avec des photos que je sélectionnais et imprimais en petit format 6 cm x 7 cm. C’était à la fois un bon moyen de faire une première sélection de mon travail et de voir la réaction des gens sur mes images. Voir leurs “cousins” d’autres pays intéressait beaucoup les Roms. Ils nous posaient des questions sur leur manière de vivre. Nous devenions des ambassadeurs, des passeurs entre des communautés éloignées et souvent étrangères les unes aux autres. Et, du coup, nos hôtes nous invitaient souvent à rester chez eux. »



L'autre précieux sésame de Joakim s'appelle Cia. Sa femme. « Elle parle onze langues dont le romani qu'elle a appris sur le terrain. Elle ne les parle pas toutes parfaitement, avoue-t-il, mais assez bien pour communiquer facilement avec tous ceux que nous rencontrons en voyage. » Au-delà, « l'accueil a toujours été chaleureux et les gens ouverts. » Ils ont bien eu quelques mauvaises surprises : « Dans un campement en Thrace, au nord de la Grèce, le responsable local était furieux à l'idée que nous savions qu'ils étaient roms. En fait, leur communauté s'était déclarée "musulmane", ce qui leur permettait de bénéficier de meilleurs traitements et de droits dans une société grecque assez discriminatoire à leur égard et à celle d'autres minorités. »

Les conditions de vie de certains groupes ont impressionné le couple. En Russie, à Oboukhovo, près de Saint-Petersbourg, des Roms venus d'Ukraine se sont établis en plein cœur de la forêt. Au lendemain de la chute du Bloc soviétique, ils ont eu le choix entre vivre sous la tente ou rester dans leur maison en dur en Ukraine sans travail ni nourriture. Autre endroit, autre réalité en Grèce, à Nea Zoi, près d'Athènes. Situé dans une décharge,

JOAKIM ESKILDSEN PERPIGNAN, 2004

Le quartier Saint-Jacques accueille l'une des plus anciennes communautés gitanes sédentarisées d'Europe, installée dans la région de façon diverse mais permanente depuis plus de quatre siècles. Elle compte 6500 individus, parlant majoritairement le catalan. D'autres Gitans catalans vivaient en périphérie de la ville jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Ils se sont également sédentarisés.



QUI SONT LES GENS DU VOYAGE ?

Il existe au moins 15 millions de Roms à travers le monde. Ils ne constituent pas un ensemble monolithique. Ils sont avec les Sintés et les Kalés une des trois branches des Roms (terme générique) originaires du nord de l'Inde. On les trouve essentiellement dans les Balkans et en Europe centrale et orientale. Le mot « Rom » peut se traduire

par homme, mari ou artiste selon les variantes en romani, la langue parlée par la plupart des Roms, qui trouve ses racines dans le sanskrit.

Le terme « tsigane » est perçu comme péjoratif par les Roms. Il est associé à quatre grands groupes : les Gitans d'origine espagnole, les Roms qui viennent d'Europe centrale, les Yéniches et

les Manouches qui ont leurs racines en Allemagne et en Europe du Nord.

En France, on parle souvent de « gens du voyage ». Ce terme administratif désigne à la fois différentes branches roms et des non-Roms ayant un mode de vie itinérant.

Source : *glossaire du Conseil de l'Europe, septembre 2006.*

un campement de fortune est régulièrement rasé de façon illégale à coups de bulldozers sur ordre de la municipalité, pour renaître quelques centaines de mètres plus loin. Et personne ne défend ces Roms livrés à eux-mêmes, qui ignorent leurs droits. « Les Gadjés [les non-Roms] pensent qu'ils aiment ce mode de vie et que cela fait partie de leur culture. Mais personne ne veut vivre ainsi. Aucune culture n'a pour modèle ce mode de vie précaire. Il est le résultat d'une politique discriminatoire générale et d'une législation anti-Roms, vieille de cinq cents ans. » De la même manière, contrairement aux idées reçues, Cia rappelle que « la plupart des maisons sont incroyablement bien rangées et propres, que l'on soit dans un appartement en Finlande, une caravane en France ou dans une cabane en Russie. »

Le manque d'éducation et l'analphabétisme cantonnent les nouvelles générations à l'exclusion. « Si les Roms bénéficiaient des mêmes droits que n'importe quel citoyen, tient à préciser le photographe, ils s'en sortiraient la plupart du temps tous

très bien, comme tout le monde. » Même si Joakim et Cia font une pause après la publication de leur livre, ils ne peuvent pas arrêter ce travail. « Etrangement le plus dur n'est pas de continuer ce projet, confie Joakim, mais plutôt de prendre la décision de dire : "Maintenant, ça suffit". »

Dimitri Beck

A lire : « *The Roma Journeys* », photos de Joakim Eskildsen, texte de Cia Rinne, éd. Steidl, 415 pages, 64 euros. **Exposition :** « *The Roma Journeys* », du 6 novembre au 10 décembre 2008, à l'Institut finlandais, 60, rue des Écoles, Paris VI^e. Tél. : 01 40 51 89 09. Entrée libre.

JOAKIM ESKILDSEN CAMPMENT DE VODSTROY, VOLGOGRAD, RUSSIE, 2004

Les Kotliar perpétuent de nombreux codes traditionnels roms comme la façon de s'habiller. Très organisés, ils récupèrent des métaux et s'occupent en particulier de construire et de réparer les systèmes d'évacuation des eaux des habitations russes. Lorsqu'ils s'installent, ils vivent sous la tente (à g.) et construisent de leurs mains des maisons confortables en bois.

